

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

PREMIÈRE PARTIE. — UNE JEUNESSE ORAGEUSE.

VII. — LES CHARBONNIERS

(Suite)

— Tout lui réussissait ! . . . — s'écria un troisième.

— Excepté, cependant, — dit le chef avec un sourire sinistre, — excepté de s'attarder dans les auberges, et de vouloir traverser à trois heures du matin la vallée de Golbraun.

— Ah bah ! — reprit un des faux charbonniers, — le voilà débarrassé de tous les saucis, de tous les traucas, de toutes les peines de cette vie ! . . .

— Le fait est qu'il est sûr, maintenant, de n'être jamais pendu !

— Je voudrais bien, camarades, en pouvoir dire autant ! . . .

— Sans compter que ce brave Fritz est présentement délivré de sa femme, qui, à ce qu'on prétend, est une rude commère.

— Il doit y avoir de l'argent caché à sa ferme de Falklein, savez-vous ? . . .

— La chose est, ma foi, bien possible ! . . . Nous irons, une de ces nuits, y faire une petite visite.

La conversation sur ce sujet en resta là.

Les bandits firent quatorze parts de l'argent étalé sur la table. Chacun d'eux prit une de ces parts ; le chef en prit trois, et les autres furent remises dans la ceinture de cuir du malheureux fermier assassiné.

L'homme à la barbe rude sembla alors s'occuper de Denis pour la première fois.

— Eh ! drôle ! — lui dit-il, — avance ici ! . . .

Le jeune prisonnier se hâta d'obéir.

— Quand je t'ai demandé, cette nuit, d'où tu venais, que m'as-tu répondu ?

— Je vous ai répondu que je venais de Strasbourg.

— C'est bien cela. Et que fais-tu dans cette ville ?

— J'étais soldat au régiment de Royal-Champagne.

— Ah ! ah ! et depuis quand l'as-tu quitté ce régiment ?

— Depuis hier.

— Comment diable se fait-il donc que tu n'en portes, déjà plus l'uniforme ?

— Parce que cet uniforme n'étant pas sain pour moi, j'ai préféré l'échanger contre les habits que vous voyez . . .

— Est-ce que tu aurais deserté, par hasard ?

— Mieux que ça !

— Comment, mieux que ça ?

— Oui, j'ai tué un de mes chefs.

— Diable ! . . . et de quelle façon.

— En duel.

— Ah ça ! tu es donc un brave, toi ?

— On le dit, et je le crois.

— Ce qui n'empêche pas que, si l'on te prend, tu seras pendu ou fusillé !

— C'est pour cela que je tâcherai de faire en sorte qu'on ne me prenne point.

— Bien répondu. Avant d'être soldat, qu'étais-tu ?

— Comédien.

— Avant d'être comédien ?

— Mousse.

— Avant d'être mousse ?

— Cadet de famille.

— Et maintenant, que comptes-tu faire ?

— Je n'en sais pas le premier mot, mais je ne m'en inquiète guère.

— Pourquoi cela ?

— C'est l'affaire du diable, qui ne me laissera jamais dans l'embarras . . .

L'homme à la voix rude se mit à rire.

— Tu crois ? — demanda-t-il.

— J'en suis sûr.

— Tu as donc dans le diable une bien grande confiance ?

— Il est obligé de me protéger, je lui appartiens ; et, dans mon enfance, on m'appelait *Donné au diable*.

Le bandit jeta un regard à ses compagnons.

Sans doute ils comprirent à merveille le sens de ce coup d'œil, car ils y répondirent tous par un signe de tête affirmatif.

En même temps, l'un d'eux s'approcha du jeune homme, et dénoua complètement les liens qu'on avait déjà desserrés.

— Tu m'as dit ton nom, je crois, mais je l'ai oublié, — fit alors le personnage à la voix dure,

— Je m'appelle Jean-Denis de Poulailleur . . .

— Eh bien ! Jean-Denis de Poulailleur, j'ai une proposition à te faire ?

— Faites. Je ne sais pourquoi, mais j'ai dans l'idée que nous pourrions bien nous entendre.

— Tu as deviné, sans doute, que nous sommes de bons compagnons qui, mécontents des façons d'agir de la société, et trouvant qu'elle méconnaissait nos mérites, nous sommes mis en guerre ouverte avec elle ?

— Oui, certes, j'ai deviné cela, et franchement, après ce que j'ai vu cette nuit et après ce qui m'est arrivé à moi-même, ce n'était pas bien difficile . . .

— Comme toi je suis Français, — poursuivit l'interlocuteur de Denis, — comme toi j'ai été soldat, comme toi j'ai foulé aux pieds les liens d'une discipline odieuse. Aujourd'hui, au lieu d'obéir à des chefs imbéciles, je commande à une poignée de braves gens qui, sous mes ordres, font des prodiges ! . . . Notre vie est délicieuse : elle réunit les plus doux plaisirs de la guerre et de la classe : le riche est notre ennemi, l'homme est notre gibier. Nous ne manquons jamais ni d'or, ni de bons vins ; bref, notre existence est si ravissante, que le roi de France, s'il la connaissait, quitterait son trône pour venir la partager avec nous . . . Veux-tu être des nôtres ? . . .

Denis se gratta légèrement le front.

— Je ne dis pas non, — répliqua-t-il ensuite, — mais je vous avoue qu'il y a au tableau un ombre qui me déplaît . . .

— Laquelle ?

— C'est d'être *roué* tout vif si l'on vous met la main dessus.

— Ceci est un des plus petits inconvénients du métier ; la plus belle rose a ses épines ; mais tu me parais oublier que si l'on te prenait aujourd'hui, toi qui me parles, ce ne serait bien certainement pas pour te conduire à la noce ! . . .

— Au fait, vous avez raison, et de la potence à la roue il n'y a que la main.

— Tu commences à voir juste, mon fils. Voyons, réfléchis : songe que je n'adresserais pas à tout le monde la proposition que je te fais, et dis-moi si, décidément, tu l'acceptes ! . . .

— Ma foi, toute réflexion faite, je dis *oui*.

— Bravo ! — cria le personnage à la voix rauque ; — maintenant tu vas savoir à quelles conditions on peut entrer dans le corps d'élite dont j'ai l'honneur de commander.

VIII. — LA RÉCEPTION.

— Ah ! il y a des conditions ? — demanda Denis.

— Pardieu ! ne penses-tu donc pas qu'il ne s'agit que de se présenter chez nous pour entrer . . . comme au moulin ?

— Eh bien ! les conditions, voyons ? . . .

— *Primo*. Il faut avoir fait ses preuves de courage . . .

— Me dispensez-vous donc des miennes ?

— Tu les a faites.

— Ah bah ! Quand ça et comment ça, s'il vous plaît ? . . .

— Depuis que tu es entre nos mains, par ton attitude et par ta façon de répondre à mes questions.

— Fort bien.

— *Secundo*. Il est indispensable d'avoir de l'esprit.

— Et vous trouvez que j'en ai ? . . .

— Deux fois plus qu'il n'en faut pour être admis.

— Vous êtes bien bon ; mais à quoi diable cet esprit que vous exigez peut-il servir pour arrêter et détrousser les gens sur la grand'route ?

— A rien, dans ces moments-là où c'est la bravoure et la promptitude qui fond tout ; mais il est indispensable pour combiner les bons coups, pour préparer les expéditions ; enfin, pour se tirer d'affaire en cas de non-réussite. Comprends-tu, maintenant ?

— Le mieux du monde ?

— *Tertio*. Il faut jurer à l'association une fidélité et un dévouement sans bornes ; il faut, si l'on est pris, savoir endurer la question ordinaire et extraordinaire, monter au gibet ou se voir attaché sur la roue sans répondre un seul mot qui puisse porter préjudice à ses frères d'armes.

— Je jure cette fidélité et ce dévouement sans bornes.

— *Quarto*. Il faut promettre également d'obéir d'une façon passive à tous les ordres du capitaine, quelques soient ces ordres . . .

— Ce capitaine, c'est vous, n'est-ce pas ?

— Oui.

— M'est-il permis de vous demander votre nom ?

— Je ne porte plus de nom, on m'appelle tout simplement *le major*.

— Cela suffit ; je vous obéirai, major, quelle que soit la chose que vous me commandiez.

— *Quinto*. Il faut se faire une loi, les uns vis-à-vis des autres, de la plus scrupuleuse probité ; il faut ne s'attribuer aux dépens de ses camarades aucune fraction du butin, si minime soit-elle. Les prises sont divisées en autant de parts, — plus trois, — qu'il y a d'hommes